

La Dépêche africaine : grand  
organe républicain  
indépendant de  
correspondance entre les  
Noirs : et d'études des [...]

. La Dépêche africaine : grand organe républicain indépendant de correspondance entre les Noirs : et d'études des questions politiques et économiques coloniales / directeur fondateur rédacteur en chef Maurice Satineau. 1930-08.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisationcommerciale@bnf.fr](mailto:utilisationcommerciale@bnf.fr).

# La Dépêche Littéraire et Artistique

## Une femme sculpteur noire

Parmi nos artistes de couleur, nous avons jusqu'ici des musiciens, des danseurs, des chanteurs, des peintres (pour la plupart américains). Nos compatriotes savent-ils que depuis un an réside à Paris Miss Augusta Savage, la première femme sculpteur noire ?

Augusta Savage est dans toute l'acceptation du mot une « self-made woman ». Septième fille d'une famille de quatorze enfants, elle a répondu de bonne heure à l'appel impérieux de l'art. A l'âge où les enfants s'amuse encore à faire des pâtes de sable, elle s'efforçait déjà de reproduire fidèlement les formes et les figures du monde extérieur. Bientôt elle quitte West Palm Beach pour retourner à Jacksonville dans sa Floride natale. Elle veut devenir sculpteur en six mois. Solon Borglum la présente à l'école d'art de Cooper Union qui juge ses œuvres dignes d'intérêt. Mais ses minces économies s'épuisent. Il lui faut quitter l'école. Courageusement, elle se met à travailler dans une blanchisserie, puis dans des manufactures. Ses maîtres, ayant vu chez cette vaillante femme, les plus sûrs marques de talent, la rappellent et lui donnent une bourse qui lui permet de « tenir » un an encore.

En 1923, elle obtient avec 99 autres étudiants, des américains blancs, une bourse qui lui donnait la possibilité de poursuivre ses études au Conservatoire américain de Fontainebleau. Mais le Comité, apprenant qu'elle était de race noire, lui supprime cette bourse. Nous nous souvenons avoir lu à ce sujet, dans un numéro d'Éve de cette époque, quelques phrases indignées accompagnant la photo de l'artiste. En 1925, elle ne peut profiter de la bourse que, grâce à l'intervention de W. E. B. Du Bois, elle obtient en vue d'aller terminer ses études à Rome. Mais en 1929, une Association de blancs américains, la Julius Rosenwald Fund, lui accorda sur les instances de Mrs. John E. Mail et Eugène Kinckle Jones de la National Urban League, la bourse de 1.800 dollars qui lui permet de se perfectionner maintenant à Paris.

Augusta Savage est célèbre dans le monde américain. Ses œuvres ont été exposées dans plusieurs grands établissements publics du Nouveau Monde : la 135 th. Street Branch Library de New-York, qui n'en possède pas moins de quinze, la Douglas School de Baltimore et le Sesqui-Centennial de Philadelphie.

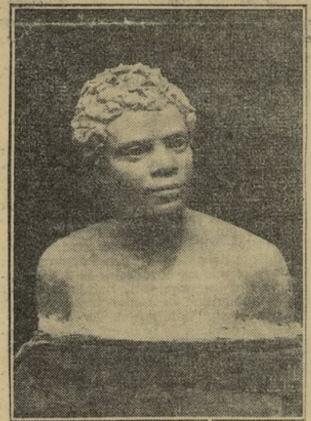
Mais Augusta Savage ne serait pas vraiment nègre si elle n'avait un sens aigu de l'humour. Son « Green Apples » qui représente un enfant en proie à la colique pour avoir mangé trop de pommes vertes est d'une truculence qui lui a valu le plus grand succès.

Tous les gens de couleur reconnaîtront dans le « Gamin » que nous reproduisons ici la réplique en sombre du gavroche parisien. Augusta Savage a vraiment la vision aiguë du réel ainsi que le don de le reproduire. Nos lecteurs apprécieront tout ce qu'il y a d'agressif, de gouaillier, de je-m'en-fichiste, de débailé dans ce buste et cette tête de gamin, dans la ligne de la bouche et celle du menton.



Divinité nègre

Augusta Savage a aussi exécuté plusieurs têtes et bustes de modèles blancs, d'une facture absolument remarquable et d'une très grande sensibilité. Mais nous nous sommes étonnés de lui entendre dire que les gens de couleur et en particulier les modèles noirs refusaient de poser pour elle. Serait-ce l'effet d'un préjugé encore plus absurde chez les noirs que chez les blancs ?



Tête de jeune fille

Elle a aussi, formé de jeunes élèves de couleur à qui elle a inculqué le goût d'un art racial. Les expositions de leurs œuvres organisées par elle ont eu le plus grand succès à New-York. Toute la presse américaine, blanche et noire, lui a consacré des articles élogieux : le *Crisis*, le *Amsterdam-News*, le *New-York Times*, le *New-York News*, le *New-York World*, le *Baltimore Afro-American*, le *Pittsburgh Courier*.

Nous avons vu Augusta Savage à Paris, dans son modeste atelier de l'impasse de l'Astrolabe. C'est une jeune femme mince, à la voix extraordinairement douce, d'une simplicité qui la rend immédiatement sympathique.

Elle allait sortir et avait déjà enveloppé ses statues de linges mouillés. Avec une charmante bonne grâce, elle les dévoile et nous montre les quelques œuvres qu'elle est en train d'achever.

Miss Savage est de ces artistes qui se dégagent assez facilement de la discipline classique pour laisser s'épanouir leur originalité. Son inspiration est avant tout d'ordre racial, chose assez rare chez les races conquises et transplantées. C'est pourquoi elle réussit aisément dans le genre moderne si imprégné d'art nègre. La « Tête de jeune fille » et son « Danseur nu » sont remarquables.

La statue dont nous reproduisons ici la photographie est une divinité nègre née d'une imagination nourrie de légendes et de lectures africaines. Tout y est symbole. Les quatre têtes de femmes taillées comme leur corps dans le même bloc supportent le globe terrestre que soutiennent leurs quatre bras levés. Les quatre jambes repliées figurent une étoile. Le tout est traité en plans aigus, avec une sobriété de détails qui donne à l'ensemble une vie intense et contenue.

Augusta Savage a traité en ronde-bosse une série de bustes d'amazones dont l'histoire semble l'obséder. Admirez le modèle puissant de ce buste où la féminité s'exprime cependant par d'imperceptibles détails.

## LES IDÉES ET LES LIVRES

*Le Livre de la Jungle*, par RUDYARD KIPLING, compositions de Deluermoz, gravées sur bois par Louis-Joseph Soulas. (Collection « Les Beaux Livres », éditions Mornay).

*Le Livre de la Jungle*, de Rudyard Kipling, est un ouvrage justement célèbre, qu'on a traduit dans toutes les langues.

Ses rôles de tout premier plan : Balou, l'ours, Kaa, le serpent python, Shere Kan, le tigre, Akela, le loup, Bagheera, la panthère noire, Hathi, l'éléphant, Chil, le vautour et Nowgli, le petit d'homme sont devenus, depuis un quart de siècle, des personnages légendaires, à la fois mystérieux et familiers.

La morale de ce grand livre contredit en tous points la philosophie de Rousseau. « L'homme n'est bon », proclame l'ami de la grosse Mme de Warrens, « que non pas », lui répond Kipling. « Ni bon, ni mauvais, mais amoral. Il vient au monde, ignorant de ce qu'il est devenu d'appeler le mal et le bien, et ne sait qu'une chose : c'est qu'il lui faut manger pour vivre. »

*Le Livre de la Jungle* devient donc, de par la volonté de son créateur, un des livres sapientiaux du « struggle for life ». Il chante la force, et l'enseignement expressément, à condition qu'elle sache demeurer juste. Or, la force n'est juste que lorsqu'elle ne tue pas sans nécessité, que lorsqu'elle épargne les faibles, assouvi le besoin de tuer pour se nourrir.

Le chef-d'œuvre de Rudyard Kipling avait sa place tout indiquée dans l'admirable collection de « Beaux Livres » que les éditions Mornay ont constituée avec tant de bonheur et avec tant de goût.

Son illustrateur, M. Deluermoz, dont les compositions ont été gravées sur bois par Louis-Joseph Soulas, mérite une mention particulière : celle qu'on doit au maître animalier qu'il est.

*La Nore*, par SERGE BARRANX (J. Ferenczi et fils, édit.).

*La Nore*, de M. Serge Barranx, romancier de grand mérite qui obtint en 1920 le prix littéraire régionaliste, *La Nore* est avec *Ephraïm* de M. René Jolivet, l'un des meilleurs romans qu'on ait publiés au cours de ces trois derniers mois.

*Nore*, en Gasconne, est synonyme de belle-fille ou de bru. Et l'on devine, rien qu'à ce titre, tout le roman, c'est-à-dire les scènes qui dressent Noëlla Capdehos, née Saléro, et gitanne de race, contre sa belle-mère, Maria Capdehos, la *daïne*, — ce mot provient du mot latin « domina », — maîtresse femme qui dirige avec autorité et sévérité, en pays d'Orthe, les champs, terrains et domaines de Peyrèbère qu'elle a hérités de feu son mari.

Mais en ce livre écrit avec soin, avec pitié, avec un amour contenu voisin de la passion, on trouvera plus et mieux que la lutte de deux races, de deux tempéraments, de deux générations.

On sent vivre, en ses pages, le tragique quotidien de la vie humble « aux travaux ennuyeux et faciles ». On y respire, âcre et forte, cette odeur de terre, d'humus, de pinèdes, d'emblavures ou de vignobles qui imprègnent, par exemple, les œuvres d'Emmanuel Delbousquet, Nono de Gaston Rouppel, Jacques le Croquant et *Le Moulin du Fran* d'Eugène Le Roy, et tous les romans d'Ernest Péronchon.

Serge Barranx, écrivain modeste, qui vit modestement, dans un petit coin de sa petite province, rappelle ces grands romanciers de la terre, de l'homme attaché à sa terre, et à la mesure peu commune, en ses meilleurs jours, de les égaler.

*La Nore* est un livre de choix.

*Le Héros*, par ANDRÉ FOUCAULT (Ernest Flammarion, édit.).

Le roman de M. André Foucault n'aura pas de succès. La raison en est des plus simples : la grande presse n'en parlera pas, et la presse d'opinion n'en parlera guère.

Et pourtant, ce livre âpre, dur, qui pue, à chaque page, la mort et la vermine, ce livre est, avec *Gueules Cassées* de Jean Renaud et *Le Cas du Sergent Grischa* d'Arnold Zweig, de ces ouvrages qu'on devrait répandre par le monde, à des centaines de milliers d'exemplaires, afin d'inspirer aux nations les plus belliqueuses l'horreur de la guerre et des calamités qu'elle engendre.

Le héros de M. André Foucault, officier caïochard de tempérament et brave par esprit de conservation bien compris, n'est pas dupe de ses propres chefs. Il les voit tels que Jean de Pierrefeu les a vus dans *C. Q. G. Secteur I* : uniquement occupés d'honneurs, de croix, de décorations, d'avancement, et n'hésitant pas à sacrifier des milliers de vies humaines aux ambitions qui les dévorent.

Leur impéritie, leur pusillanimité, la mesquinerie de leurs préoccupations le heurtent, le révoltent. Il a honte, lui le héros, l'homme que la vie parisienne et l'amour d'une femme ont affiné jusqu'au bout des ongles, — il a honte d'être redevenu, au front, en si peu de temps, semblable à son lointain ancêtre : l'homme des cavernes, qui lorsqu'il les femmes nécessaires à son désir momentané, avec la même aveugle férocité que déploie la taupe mâle lancée à la poursuite de la taupe femelle.

*Le Héros* est un roman qu'il faut lire et faire lire.

*Le Héros*, par ANDRÉ FOUCAULT (Ernest Flammarion, édit.).

Le roman de M. André Foucault n'aura pas de succès. La raison en est des plus simples : la grande presse n'en parlera pas, et la presse d'opinion n'en parlera guère.

Et pourtant, ce livre âpre, dur, qui pue, à chaque page, la mort et la vermine, ce livre est, avec *Gueules Cassées* de Jean Renaud et *Le Cas du Sergent Grischa* d'Arnold Zweig, de ces ouvrages qu'on devrait répandre par le monde, à des centaines de milliers d'exemplaires, afin d'inspirer aux nations les plus belliqueuses l'horreur de la guerre et des calamités qu'elle engendre.

Le héros de M. André Foucault, officier caïochard de tempérament et brave par esprit de conservation bien compris, n'est pas dupe de ses propres chefs. Il les voit tels que Jean de Pierrefeu les a vus dans *C. Q. G. Secteur I* : uniquement occupés d'honneurs, de croix, de décorations, d'avancement, et n'hésitant pas à sacrifier des milliers de vies humaines aux ambitions qui les dévorent.

Leur impéritie, leur pusillanimité, la mesquinerie de leurs préoccupations le heurtent, le révoltent. Il a honte, lui le héros, l'homme que la vie parisienne et l'amour d'une femme ont affiné jusqu'au bout des ongles, — il a honte d'être redevenu, au front, en si peu de temps, semblable à son lointain ancêtre : l'homme des cavernes, qui lorsqu'il les femmes nécessaires à son désir momentané, avec la même aveugle férocité que déploie la taupe mâle lancée à la poursuite de la taupe femelle.

*Le Héros* est un roman qu'il faut lire et faire lire.

## Livres reçus

Ernest Flammarion, 26, rue Racine. Paris-VI<sup>e</sup>

Theodor Plivier : *Les Galériens du Kaiser*, Marcel Berger : *L'Homme Enchaîné*, Jean Mariotti : *Takala d'Atimos*, Odette V... : *Mon ami Pierre Loti*, Myriam Harry : *La Jérusalem retrouvée*.

Editions du Tambourin, 142, rue Montmartre. Paris-I<sup>er</sup>

Marie Le Franc : *Grand-Louis Le Revenant*.

Neel Doff : *Keetje Trollin*.

Librairie Gallimar (N. R. F.), 43, rue de Beaune. Paris-VI<sup>e</sup>

Stéphane Faugier : *Quand j'étais négrier*.

Editions Argo, 35-37, rue Madame. Paris-VI<sup>e</sup>

Léo de Sainte-Croix : *Au Paradis de Mahomet*.

Denot et Steelo, 60, avenue de la Bourdonnais. Paris-VII<sup>e</sup>

Stéphane Manjier : *Les Vardot*.

Jidéher, éditeur, 1, rue de l'Amiral-Roussin. Paris-XV<sup>e</sup>

Charles Fraval : *Histoire de l'Arrière*.

Librairie Plon, 8, rue Garancière. Paris-VI<sup>e</sup>

Jean Balde : *Jean-François Bladé*.

Aristide Quillet, 278, boulevard Saint-Germain. Paris-VII<sup>e</sup>

Yanette Deléang-Tardif : *Général, poèmes*.

Albin Michel, 22, rue Huyghens. Paris-XIV<sup>e</sup>

Pierre Benoit : *Le Soleil de Minuit*.

Librairie Hachette, boulevard Saint-Germain. Paris-VII<sup>e</sup>

Edouard Herriot : *Sous l'Olivier*.

Bernard Grasset, 61, rue des Saints-Pères. Paris-VII<sup>e</sup>

André Bellessort, Marcel Brion, etc. : *La légende de la Vierge-Mère*.

Les Cahiers du Sud, 61, cours du Vieux-Port. Marseille

Gaston Baisette : *Soez Morgen*.

Editions Mornay, 8, rue de l'Arrivée. Paris-XIV<sup>e</sup>

Maurice Maindron : *Saint-Cendré*.

Un vol. in-8<sup>o</sup> Cour. de 265 pages, 12 fr. chez Eugène FIGUIERE, éditeur, 17, rue Campagne-Première, Paris-XIV<sup>e</sup>.

Oh le mystère de la Vierge-Mère est scientifiquement révélé.

Oh est apportée la preuve scientifique — qu'aucun savant au monde ne pourra réfuter — de la non-existence du Christ.

Oh la race juive, accusée de réticence et assassinée depuis vingt siècles, est réhabilitée et peut appeler le pape devant les tribunaux des nations, à venir apporter « la preuve, l'impossible preuve d'un crime impossible ».

Oh il est soutenu que le Kaiser aux mains rouges a seul voulu, préparé et réalisé la guerre qui n'est, au fond, qu'une guerre de religion.

Un roman, de haute tenue, enchaîne ces quatre thèses et aère l'exégèse.

*Le Maléfice*, par MARGUERITE JOUVE (Editions du Tambourin).

C'est un livre des plus étranges, que le premier roman de Marguerite Jouve. Il est gonflé de substance et de sévé, à l'exception de ses toutes premières pages, que déparent quelques négligences.

Mais ces légères scories balayées, le village de Bolmiguère et ses habitants campés, on sent que l'on plonge peu à peu dans une atmosphère indéfinissable, trouble et maléfique.

On ne sait quelle secrète horreur, — horreur plutôt suggérée que décrite, — se dégage à la longue de cette « Maison Morte », où est venu un beau jour se terrer, à la grande stupefaction des gens de Bolmiguère, Eric le jeune, le petit-fils du redoutable vieillard dont ils ne parlaient autrefois qu'avec crainte.

Il n'est pas possible de relater, même brièvement, les diverses calamités qui s'abattent sur le petit village de Bolmiguère à partir de ce jour-là, ni la mort de la petite Sylvie, ni le sadisme du jeune maître de Bolmiguère, qui s'amuse en manière de délassement, à envouter la belle Jeannette, qu'il prend ou chasse quand ça lui chante, ni le suicide de la malheureuse enfant, grosse des œuvres de son bourreau.

Le génie d'Edgard Poe respicidit sans conteste en maints passages du premier roman de Marguerite Jouve. Et dans la dernière partie de cet ouvrage de tout premier plan, on sent vraiment passer le souffle insidieux, morbide et pathétique qui anime la *Chute de la Maison Usher* et fait sa sombre beauté.

## Conte de la Dépêche Africaine

### Un fameux souper

Un soir, à la tombée de la nuit, Maître Renard qui n'avait pas dîné depuis trois jours, courait le ventre creux, le long d'un sentier en bordure d'une forêt.

La faim le tenaillait. Dans le voisinage se trouvait bien une ferme qu'il fréquentait, et où toujours il trouvait un poulet ou un canard à se mettre sous la dent. Mais, ces derniers temps, lassé de ses assiduités, le fermier lui avait signifié qu'il eût à les cesser, par un coup de fusil qui lui effleura la queue.

Si le renard était glouton, il n'en tenait pas moins à sa précieuse existence : c'est pourquoi il ne retournerait plus à la ferme. Mais où aller désormais pour trouver un souper tout servi ? Affamé, le renard se mit en chasse.

Il longeait la forêt tout à l'espoir de trouver quelque chose, quand, soudain, il se sentit violemment soulevé de terre et rejeté à quelques pas plus loin. Il essaya de se relever, mais ne put y parvenir : ses quatre pattes se trouvaient immobilisées et comme collées au corps.

Une chose, froide et gluante, s'enroulait et le serrait. La chose remuait ! vivait ! La chose le serrait de plus en plus fortement.

Le renard, la poitrine à demi-écrasée, respirait avec peine. La chose s'étriquait comme pour se détendre.

Le renard comprit : la détente ; après c'était le craquement sinistre de ses pauvres os de renard affamé, c'était la bave gluante, c'était la mort — combien affreux ! — c'était enfin la lente déglutition.

Alors maître renard sentit la peur, une peur folle, irrésistible l'envahit. Il hurla, irrésistible l'envahit.

Se défendre ? Il n'avait de libre que la tête. Ses dents claquaient. Ah ! ses dents ! Pouvoir les enfoncer dans la chose vivante qui l'étouffait, le broyait dans de puissantes contorsions de chair mouvante !

La peur se transformait en rage. Le renard se mit à donner de la tête, de la queue et des dents.

Un instant après la chose se trouvait coupée en morceaux fumants, tout chauds et rouges du beau sang qui coulait, tachant de pourpre l'herbe fraîche du sentier.

La « chose ? » c'était un boa, affamé lui aussi, qui avait attendu sa proie, à l'affût sur une branche d'arbre.

Maître renard se mit à table. Ces quartiers de viande ne valaient certes pas un tendre poulet ou un canard ; mais enfin c'était tout de même de la viande, et renard affamé depuis trois jours se montre rarement difficile.

A vrai dire, le renard ne mangea point : il avala avidement, gloutonnement, manquant de s'étouffer.

Après avoir laborieusement digéré, aux premières lueurs du jour, il partit.

Le lendemain, à la tombée de la nuit, maître renard revint à cet endroit où la veille il avait mangé la « chose », il avait finalement fait un bon souper.

Il leva la tête et hurla à la forêt. Le renard attendait longtemps. Et ne voyant pas venir la « chose », il s'en alla, tête basse, rêvant au fameux souper de la veille.

« L'instinct nous ramène toujours là où nous avons trouvé du bonheur. »

Félix COUCHORO.

VIENT DE PARAÎTRE AUX EDITIONS DE LA Dépêche Africaine

## L'ESCLAVE

Roman de M. FÉLIX COUCHORO

Prix : 12 frs.

VIENT DE PARAÎTRE Iroko, Sambo et Cie Roman de la Côte d'Ivoire par Raoul MONMARSON

Tous les romans coloniaux, si nombreux aujourd'hui, peignent des situations limitées au cercle étroit de la colonie et du secteur de brousse.

Voici un roman, vivant comme un reportage, qui apporte au lecteur notre manière de voir, de penser, de vivre, dans les limites du cadre où nous pourrions être appelés à vivre.

C'est une peinture active, pressée comme un film. On retiendra la figure de ce jeune homme, qui appartient à la génération de la guerre et qui, dans le cadre formidable de la forêt de la Côte d'Ivoire, mène avec passion son existence quotidienne.

A l'encontre de beaucoup de volumes sur les colonies, qui rebutent souvent parce que trop spécialisés, Iroko, Sambo et Cie, nous apparaît comme capable de donner à chacun l'atmosphère exacte de la vie coloniale, et de pousser à cette invitation au voyage si prenante aujourd'hui au cœur des hommes.

Un volume 12 francs. Aux Editions Baudinière, 27 bis, rue du Moulin-Vert, Paris.

## La Comédie de la Vie

(We are puppets, Man in his pride, and Beauty fair in her flower ; Do we move ourselves, or are we moved by an unseen hand at a game, That pushes us off from the board and others ever succeed ?)

TENNYSON. MAUD. IV. V.

(Nous sommes des marionnettes, l'Homme avec son orgueil et la Beauté avec la fraîcheur de sa jeunesse ;

Agissons-nous de notre propre mouvement, ou bien est-ce une main invisible qui nous remue pour s'amuser. Puis nous poussé loin de la scène et n'arrête jamais son jeu ?)

Je viens de relire ces vers de Tennyson, que j'avais inscrits sur mon carnet, il y a dix ans. Ils ont donné une force nouvelle à une idée qui m'obsède et prend chaque jour à mes yeux une clarté nouvelle, qui n'est plus pour moi une belle pensée de poète, mais une vérité troublante.

Tous, nous jouons notre rôle. Voilà l'idée fixe dont la valeur m'apparaît nettement, sans plus penser à Tennyson ou à Shakespeare, qui lui aussi, l'a plus d'une fois exprimée. Tous nous jouons notre rôle. Mais sommes-nous tous des marionnettes ? Je ne le crois pas. Il me semble même que ceux qui réussissent le mieux dans la vie sont ceux qui ont compris ce caractère comique de la vie, ceux qui sont les meilleurs acteurs.

Ils ont observé les autres hommes. Ils ont vu que les uns ont plus d'aptitudes pour les rôles comiques, tandis que d'autres réussissent mieux dans la tragédie. Ils se sont observés eux-mêmes pour connaître le genre qui leur convenait le plus et ils ont choisi celui pour lequel ils se sentaient plus doués.

Ce choix fait, ils pensent au personnage qu'ils incarneront, qui leur semble le plus en harmonie avec leurs désirs, leur ambition. L'un rêve d'être un grand soldat. L'autre un maître du barreau, celui-ci veut égaler Bossuet, celui-là Danton. Puis ils composent leur rôle, cherchant dans l'histoire tous les traits remarquables du caractère de leur modèle, ce qui a fait son succès auprès de l'élite ou de la masse.

Le rôle su, ils entrent en scène et commencent à vivre la vie de leur rêve, jouent la comédie ou le drame.

C'est ainsi, me semble-t-il, que font les plus clairvoyants, ceux qui ont compris combien il est plus facile de réussir quand on sait ce que l'on veut et ce que l'on peut, et aussi ce que veulent les autres hommes.

Mais ceux qui ne pensent pas que la vie est comédie et qui ne croient pas que pour y réussir il faut composer son rôle et l'apprendre avant de le jouer, ceux-là aussi jouent un rôle, parce que bien peu d'hommes parlent et agissent sans se préoccuper de l'effet que produiront leurs paroles et leurs gestes sur ceux qui les entourent.

Le grand savant aussi bien que l'humble paysan a quelquefois le désir de plaire, et l'heure vient toujours, à certains moments de sa vie, où il ne se montre pas tel qu'il est, où il souffre de paraître autre qu'il n'est et en un mot joue son rôle.

Même sans avoir le désir de paraître, il nous arrive de n'être pas maîtres de nos paroles et de nos actes, il semble qu'un souffleur mystérieux nous dicte notre rôle et que nous sommes alors les marionnettes que meut « la main invisible » dont parle Tennyson.

Ceux qui ont le plus grand désir d'être sincères sont tout à coup angoussés, parce qu'ils ont compris qu'une force inconnue les a poussés à parler et à agir malgré eux, parce que, sans avoir décidé de mentir, ils ont exprimé des idées qu'ils ne croient pas vraies, ou n'ont pas pu dire toute leur pensée.

Il suffit de réfléchir un instant pour se rendre compte de la place considérable que tient la Comédie dans la vie. Il y a la Comédie de l'Amour et la Comédie politique, le patriotisme est quelquefois comédie et beaucoup d'hommes, sans y penser, ne sont en religion que des Tartuffes.

E. C.

Pourquoi souffrir, désespérer alors qu'il est possible de vaincre, dominer, réussir ? Lisez le *Bonheur* en huit lectures, par Eugène FIGUIERE. Un volume in-16 cour., 258 pages, 20 francs.

L'ARGUS de la PRESSE, « VOIT TOUT » fondé en 1879, les plus anciens Bureaux d'articles de Presse, 37, rue Bergère, PARIS, lit et dépouille plus de 20.000 journaux et revues dans le monde entier.

L'ARGUS édite l'ARGUS de l'OFFICIEL lequel contient tous les votes des hommes politiques.

L'ARGUS recherche les articles passés, présents et futurs.

L'ARGUS se charge de toutes les Publicités en France et à l'étranger.

REINS FOIE VESSIE  
l'Eau de Régime la Plus Active  
CONTREXÉVILLE  
PAVILLON

RATTON  
Rue de Marignan, PARIS-VIII<sup>e</sup>

ACHÈTE CHER  
LES SCULPTURES  
ET MASQUES  
ANCIENS  
D'ART NÈGRE

Abonnez-vous à la Dépêche Africaine